LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE.

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Par. Mr. POINSINET.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

NAPLES

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

F5886

ACTEURS.

ARAMINTE, *Veuve d'un Financier.*

CIDALISE,)
) *ſes Amies.*
ISMENE,)

LUCILE, *Fille d'Araminte.*

LISETTE, *ſa Femme de Chambre,*

LISIDOR, *Conſeiller au Parlement.*

LE MARQUIS, *jeune Colonel.*

LE BARON, *ancien Militaire.*

UN MEDECIN.

UN ABBÉ.

DAMON *Bel-Eſprit.*

La Scéne eſt à Paris dans la Maiſon de Madame Araminte.

LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE.

Le Théâtre repréſente un Sallon de Compagnie, où ſe trouvent des Siéges, un Canapé, un Métier de Tapiſſerie, des Tables de Jeu, des Livres de Muſique, une Guittare, &c.

SCÉNE PREMIÉRE.

LISETTE, LISIDOR. *Ils entrent de différens côtés.*

LISETTE.

AH! c'eſt vous, Monſieur, quoique nous vous déſirions ſans ceſſe, nous ne vous attendions pas ſitôt.

LISIDOR.

Mon empreſſement t'étonnera moins quand le motif t'en ſera connu. Je viens de recevoir quelques nouvelles qui m'affligent, & je voulais avoir à l'iſſue de ſon dîner, une converſation avec l'aimable

mable Lucile. (*Il tire ſa montre.*) Le repas me paraît aujourd'hui plus long qu'à l'ordinaire.

LISETTE.

Ce n'eſt pas que Madame Araminte s'amuſe à table : depuis que je la connais, j'ai toujours remarqué que ce n'eſt jamais où elle eſt qu'elle ſe deſire; mais nous avons compagnie.

LISIDOR *tirant une bague de ſon doigt.*

En attendant que l'une ou l'autre de ces Dames ſoit viſible .... Te pourrai-je conſulter ſur ce bijou?

LISETTE *prenant la bague.*

Comment! c'eſt là plus jolie bague.

LISIDOR.

C'eſt un léger cadeau que j'ai deſſein de faire.

LISETTE.

Il ſera très-galant.

LISIDOR.

Mais à une condition; c'eſt que la perſonne à qui je le deſtine ne m'en remerciera pas.

LISETTE.

Elle ſeroit bien ingrate.

LISIDOR *finement.*

J'eſpere cependant que tu ne le ſeras point, Liſette.

LISETTE.

Oh! pour le coup, Monſieur, vous étonnez juſqu'à ma reconnoiſſance. Que vous êtes charmant! vous joignez au mérite de donner, le mérite plus rare encore, de ſçavoir donner avec grace. Auſſi qui ne s'intéreſſerait à vous? Si Lucile pouvait diſpoſer d'elle-même, je vous ſuis caution que le Marquis, malgré ſon élegance, & ſes talons rouges

ges, ne remettrait les pieds dans la maiſon.

LISIDOR.

Mais tu ſçais quels étaient avec moi les engagemens de Madame Araminte. Serait-elle femme à les oublier ? Dois-je le craindre ? Toi, qui la ſers depuis long-tems ; Liſette, inſtruis-moi plus à fond de ſon caractere ; indiques-moi, de grace, quels ſeraient les moyens les plus aſſurés de lui plaire.

LISETTE.

Des deux choſes que vous me demandez, je ferai facilement l'une, parce qu'elle vous intéreſſe & me contente ; nous autres domeſtiques, dont le ridicule devoir eſt d'écouter ſans ceſſe & de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir les défauts de nos Maîtres ? tant de plaiſir à les divulguer ; tenez, cela nous conſole, nous ſoulage, & il ſemble que cette petite médiſance, qui dans le fond eſt bien innocente, allége de tems en tems le poids de l'obéiſſance, & rapproche l'intervalle qui les ſépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien ſincerement ce que je penſe d'Araminte ; mais pour vous indiquer les moyens de lui plaire, diſpenſez-m'en je vous en prie ; elle n'y réuſſirait pas elle-même. Sçait-elle jamais ce qu'elle penſe, ce qu'elle deſire, ce qu'elle veut ? Veuve depuis deux ans d'un fort galant homme, mais que ſes occupations dans la haute finance empêchaient de veiller un peu ſoigneuſement aux ridicules naiſſants de ſon épouſe, elle a choiſi dès-lors pour ſon idole cette liberté extrême, qui dans l'eſprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exer-

cice de la vertu. Tour à tour coquette & ſenſible; incertaine & biſarre, toujours le cœur vuide, l'eſprit jamais oiſif, nous avons ſucceſſivement aimé la Muſique & les petits Chiens, les Magots & les Mathématiques. Notre conduite eſt le réſultat des ſentimens de la ſociété qui nous environne; & jeunes encore, aimables & riches, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir ſur notre propre exiſtence.

LISIDOR.

Tu ne prens pas garde, Liſette, que ce portrait eſt à peu près celui de toutes les femmes de ſon état: ſi demain la fortune t'en faiſait changer, il deviendrait le tien....

LISETTE.

Peut-être, mais il n'en ſerait pas moins ridicule. Vraiment, le cœur me dit bien tout bas qu'il n'eſt pas trop dans les regles du reſpect de juger ainſi ſa maîtreſſe; mais, ma foi, s'il y a du mal à le penſer, il y a bien du plaiſir à le dire, & l'un va pour l'autre.

LISIDOR.

Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte, il ne m'eſt pas difficile de ſoupçonner quel peut être à ſes yeux le merite de mon nouveau Rival.

LISETTE.

Votre Rival, ſi donc! il faudrait, pour qu'il le fût, qu'il eût au moins l'eſpoir de plaire; mais ne le craignez pas, Lucile élevée en Province ſous les yeux d'une Tante reſpectable ne connaît que les douces impreſſions de la nature & de ſon cœur. Tout charmant, tout extraordinaire que le Marquis vou-

voudrait bien nous paraître, elle ſait apprécier ſon mérite & s'apperçoit, auſſi bien que moi, tous les jours, que l'hiſtoire de ſes valets, le prix de ſes chevaux, le deſſein de ſa voiture, quelques ſaillies, de la mauvaiſe foi, de l'impertinence & des dettes; voilà de cet homme ſi merveilleux quels ſont en quatre mots la converſation, les vertus & les vices.

LISIDOR.

Un tel concurrent ne devrait pas être redoutable. Ta vivacité m'enchante, mais ne crains-tu pas, Liſette, de me faire un peu aux dépens de ton cœur les honneurs de ton eſprit.

LISETTE.

Eh bien! que penſerez-vous de moi? Que je ſuis trop ſincere, je vous l'avoue & tout eſt dit: auſſi pourquoi ont-ils des ridicules? S'ils les cachaient mieux, je n'en rirais pas. On n'eſt indulgent que pour les perſonnes que l'on chérit, & il eſt bien difficile d'aimer des gens qui n'aiment rien eux-mêmes. Ah! qu'il me ſerait aiſé de m'égayer encore aux dépens de la ſocieté d'Araminte! je vous parlerais de Cidaliſe la Prude, de la Minaudiere Iſmene qui ne peut dire un mot ſans l'accompagner de la plus jolie petite grimace....

LISIDOR.

Mais ta Maîtreſſe ne verrait-elle plus cet homme ſenſé, cet ancien Militaire?

LISETTE.

Qui ce Baron Philoſophe, qui dit tout ce qu'il penſe & ſe permet de tout penſer? ſi fait vraiment. C'eſt le Tuteur de Lucile, nous lui avons

cru pendant quelque tems des vues ſur Madame : Mais tout cela eſt fini, il ne vient ici que rarement, ou plûtôt il n'y vient jamais qu'il n'y ſoit conduit par quelque affaire.

LISIDOR.

Je n'ai rien négligé pour le connaître ; malheureuſement il vit ſans ceſſe à la Campagne, mon état m'enchaîne à Paris.

LISETTE.

Vraiment, il conſerve toujours le plus grand crédit ſur l'eſprit d'Araminte, & s'il voulait ... Mais quelqu'un vient, c'eſt ma jeune Maîtreſſe ; ſon petit cœur lui aura dit que je n'étais pas ici toute ſeule...

SCÉNE II.

LISETTE, LUCILE, LISIDOR.

LUCILE, *d'un ton naif.*

AH ! vous voilà, Monſieur ?

LISIDOR.

Quelles que ſoient mes occupations, belle Lucile, mes ſentimens pour vous ſe juſtifient par ma conduite. Je conſacre à vous attendre tous les momens où je ſuis privé de vous voir.

LUCILE.

Je ne m'étonne plus ſi la fin du dîner m'a tant ennuyée.

LISIDOR.

Que cet aveu m'enchante ! ce qui ne ſerait qu'un trait ingénieux de la part d'une Coquette, devient un ſentiment dans votre bouche.

LUCILE.

Gardez-vous d'en tirer avantage, je ne ſais plus ce que je vous ai dit ; je ſuis ſi troublée ! ma mere m'a tant grondée !

LISIDOR.

Et pourquoi ?

LUCILE.

Figurez-vous qu'elle n'a preſque point dîné, parce qu'elle ſe dit malade ; moi, j'ai cru lui faire ma cour en l'aſſurant qu'elle n'avait jamais eu le teint meilleur, & point du tout, je l'ai mis d'une humeur affreuſe.

LISETTE.

Vraiment, c'eſt que vous ignorez encore, Mademoiſelle, que rien n'eſt moins décent dans le grand monde que de jouir d'une ſanté parfaite, à quelque prix que ce ſoit, on veut inſpirer un ſentiment. Une jolie Malade ſe fait plaindre, & pour la coquetterie, la petite ſanté eſt une reſſource.

LUCILE.

Ah ! je te promets que ſi j'euſſe bien connu ce monde & ſes travers, je n'aurais pas tant deſiré de quitter la Province.

LISIDOR.

Que vous me chagrinez ! ainſi vous haiſſez des lieux, belle Lucile, où je puis chaque jour, & vous voir, & vous jurer que je vous aime.

LU-

LUCILE.

Vraiment non .... je ſais bien que ce n'eſt pas votre faute. Je ne dois pas vous aimer ; mais je puis, je crois, vous avouer que de toutes les perſonnes qui viennent ici, vous êtes le ſeul dont la converſation me ſoit chere.

LISIDOR.

Et vous me permettez encore de voir votre douleur, ſur la réſolution que, malgré ſes promeſſes, votre mere a priſe de vous unir avec le Marquis.

LUCILE.

Voilà ce qui me déſeſpere.

LISIDOR

Vous .... ne l'aimez pas?

LUCILE.

Je ne le puis ſouffrir....Si cependant on me l'ordonne ....

LISIDOR.

Je vous entens, je ſçais que l'obéiſſance eſt un dévoir ; mais ce devoir a ſes bornes.

LUCILE.

Vous me le répétez ſans ceſſe, & d'après vos diſcours & mes livres, je ſuis quelque fois bien tentée de croire qu'une obéiſſance aveugle tient un peu du préjugé, mais quand la reflexion me ramene à moi-même, ce que je crois plus fermement encore; c'eſt que l'exacte obſervation des bienſéances eſt un des premiers devoirs de mon ſexe, & qu'entre le vice & la vertu, il n'y a ſouvent qu'un préjugé de différence.

LI-

LISIDOR.

Que vous êtes charmante, & qu'il eſt rare & beau d'unir tant de raiſon à tant de graces ! eh bien, ne parlons plus de déſobéiſſance ; mais par quelque réſiſtance au moins, tâchons d'obtenir du tems. Si je connais bien Madame Araminte, le Marquis, d'un jour à l'autre, peut lui déplaire ; l'inconſéquence & la légereté ſont le caractere diſtinctif des gens à la mode, & mon heureux Rival peut en un inſtant perdre tout le crédit que je ne ſçais quel heureux hazard lui a fait ſi vîte acquerir.

LISETTE *prenant le milieu du Théâtre.*

Oh ! ceci me regarde, c'eſt une petite anecdote que je poſſéde & qu'il eſt bon de vous conter. Or, écoutez. Notre Maitreſſe & ſes deux inſeparables, vous reconnaiſſez bien Iſmene & Cidaliſe, ennuyées d'un Tri & ne ſçachant ſur quoi médire, 'aviſerent de s'occuper. Araminte à ce métier acheve une fleur de tapiſſerie ; Cidaliſe prend nonchalamment un fil d'or, fait aprocher de ſon fauteuil un tambour & brode en bâillant une garniture de robe, tandis qu'Iſmene couchée ſur le canapé travaille un falbala de Marly : on entend des chevaux hennir, l'eſcalier retentir, un Laquais annonce, & le Marquis parait: „ Que je ſuis heu-
„ reux de vous trouver Meſdames ! mais que vois-
„ je ? Que ce point eſt égal ! Comme ces fleurs
„ ſont nuancées ! C'eſt l'ouvrage des Graces, c'eſt
„ celui des Fées, ou plûtôt c'eſt le vôtre. Auſſitôt il tire de ſa poche un étui, dont aſſurément

on

on ne le ſoupçonnoit pas d'être porteur ; il y choiſit une aiguille d'or, s'empare de la ſoie, & voilà mon Colonel qui fait de la tapiſſerie. On le conſidere, on l'admire ; mais ce n'eſt rien encore, il quitte Araminte & ſon ouvrage, il court à Cidaliſe, lui dérobe le tambour, & déja ſa main légere acheve le contour de la fleur a peine commencée. Iſmene, la minaudiere Iſmene, laiſſe alors tomber un regard, & ce regard veut dire, *ſerai je la ſeule délaiſſée, mon ouvrage eſt-il indigne de vos ſoins ? Non, Madame, non certainement*, reprend l'impétueux Marquis. Il s'élance ſur le canapé, ſaiſit un bout du falbala & accélere d'autant plus ſon ouvrage qu'il eſt plus jaloux d'être auprès de l'aimable Iſmene. Peignez-vous la ſurpriſe, l'extaſe de nos trois Femmes; le Marquis tire ſa montre, ſuppoſe un rendez-vous & les quitte : mais que le fripon ſçavait bien avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de ſon mérite ! C'eſt un homme unique, eſſentiel ; un Colonel qui brode, qui fait de la tapiſſerie ; il eſt charmant, il faut ſe l'attacher ; mais comment ? Lucile eſt fille, eh bien ! qu'il ſoit ſon époux. Le deſirer, le dire & le vouloir, c'eſt l'ouvrage d'un moment ; Araminte prononce, ſes deux Compagnes approuvent, & c'eſt ainſi que des rares & précieux talens du Marquis, Mademoiſelle devient en ce jour la récompenſe & la victime ... Mais chut, taiſons-nous, j'entens Madame, & je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.

SCÉ-

SCÉNE III.

LISETTE, LUCILE, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

En vérité, Liſette, vous êtes une fille bien étrange (*à Liſidor.*) Bon jour, Monſieur. Que faites-vous ici, Lucile? Il me ſemble, quand j'ai du monde chez-moi, qu'une fille auſſi grande que vous, doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maiſon.

LUCILE.

Ce n'eſt que par diſcrétion que je ſuis ſortie.

ARAMINTE.

Taiſez-vous, Je m'apperçois aſſez, Mademoiſelle, que mes plaiſirs vous ennuyent; mais vous n'exigerez pas de moi, j'eſpere, que je m'accoutume aux vôtres.

LUCILE.

De grace, ma mere ....

ARAMINTE.

Et je ſais bien que je le ſuis. Rentrez, votre Maître à chanter vous attend. (*Lucile ſort.*) Ils veulent abſolument, Liſette, m'entraîner ce ſoir au ſpectacle. (*à Liſidor.*) Je crois, Monſieur, vous faire aſſez joliment ma cour.

LI-

LISIDOR.

A moi, Madame, ce ſeul mot me pénétrerait de reconnoiſſance, ſi j'oſais y trouver une explication.

ARAMINTE.

Voilà de grandes phraſes. La Compagnie eſt dans le petit ſallon, vous, reſtez dans celui-ci, je veux bien ne pas m'apperçevoir que c'eſt ma fille qui vous y retient, il me ſemble que cela eſt fort honnête. Au reſte, vous me rendez un vrai ſervice, & ſi vous pouviez un peu redreſſer ſon eſprit.

LISIDOR.

J'ai le malheur, Madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi, & s'il m'était permis de ſouhaiter quelque choſe à votre aimable fille, ce ſerait de reſter toujours la même.

ARAMINTE.

Oh! vos deſirs ſeront parfaitement remplis, c'eſt dont je tremble.... Que faites-vous donc là, Liſette? ne vous ai-je pas dit que j'allais au Spectacle? il eſt près de cinq heures. Vous ne ſongez point à ma toilette.

LISETTE.

Pardon, Madame, mais il y a quelquefois ſi loin de ce que vous dites à ce que vous faites.

ARAMINTE.

D'accord, mon enfant. Mais aujourd'hui je ne puis diſpoſer de moi même, je te dis que l'on m'entraine. (*Liſette ſort*).

LISIDOR.

Je vous en félicite, vous allez, ainſi que tout Paris

Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus particulierement ſon auteur : (*) vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope,

ARAMINTE.

Moi, Monſieur, je m'en garderai bien. Ah! ne préſumez pas me ſurprendre à vos lamentables Tragédies. Mais, fi donc! une femme ne ſort de ce Spectacle que les yeux gros de larmes & le cœur de ſoupirs, J'ai vû même quelquefois qu'il m'en reſtait ſur le viſage & dans l'ame, une empreinte de triſteſſe que toute la vivacité du plus joli ſouper ne pouvait éclaircir. Et qu'eſt-ce que tout cela, s'il vous plaît? un tintamarre d'incidens impoſſibles, des reconnaiſſances que l'on devine, des Princeſſes qui ſe paſſionnent ſi vertueuſement pour des Héros que l'on poignarde quand on n'en ſait plus que faire, un aſſemblage de maximes que tout le monde ſait, & que perſonne ne croit, des injures contre les grands & par-ci par-là quelques imprécations; en vérité cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus, & le teint flétri.

LISIDOR.

Mais, Madame, il eſt des perſonnes....

ARAMINTE.

Eh! vive l'Opéra-Comique, Monſieur, vive l'Opéra-Comique: le Théâtre italien eſt, à mon gré, le vrai Spectacle de la Nation; il n'intéreſſe point l'ame, il n'attache point l'eſprit, il réveille, il anime, il égaie, il enleve.

LI-

(*) J'ai eu l'honneur d'entendre répéter pluſieurs fois par M. de Voltaire, que *Mérope* était la Tragédie qu'il préferait.

LISIDOR.

J'ai peine à concevoir comment des Piéces en général auſſi peu-ſoignées....

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune, n'imaginez donc pas que ce ſoit le genre des Piéces qui nous y attire? Eſt-ce qu'on y prend garde? Et non, Monſieur, c'eſt la Muſique, c'eſt cette Muſique brillante qu'il eſt du bon ton de trouver ſublime; pour les Piéces, il y en a que j'ai vues dix fois, dont je ſerais fort embaraſſée de vous dire le titre; & pour moi, je fais perſonnellement ſi peu de cas des paroles, que j'ai toujours chez moi un Poete prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaiſie de chanter .... A propos, on me conſeille de vendre ma Terre en Champagne, vous la connaiſſez, nous en raiſonnerons, je placerai cet argent ſur ma tête & ſur celle de ma fille, cela m'arrangera, ainſi que le Marquis, dont l'unique deſir eſt d'augmenter ſon revenu.

LISIDOR.

Ainſi malgré l'eſpoir que vous m'avez permis, il eſt décidé que le Marquis? ....

ARAMINTE.

Oui, je lui donne Lucile .... Et vous ne devez pas m'en vouloir .... Je ſais bien quelles étaient vos vues; mais il y a dans ce dernier arrangement une ſorte de convenance. Vous tenez à votre état, il eſt triſte, je le ſuis naturellement, & j'ai beſoin d'un gendre qui m'égaie. Au reſte, je ne répons point des événemens;

LI-

LISIDOR.

Et moi je compte ſur eux, Madame; aujourd'hui je cede à mon Rival, mais ſon triomphe pourrait avoir peu de durée. On le dit encore attaché, au char d'une certaine Comteſſe, que ſans doute il vous ſacrifie. Je ne le ſoupçonne point d'oſer jamais vous ſacrifier vous-même. Il eſt pourtant vrai que dans le tourbillon qu'il habite, ſouvent les idées du matin ſont contrariées par celles du ſoir.

ARAMINTE.

Je connais le cœur du Marquis.

LISIDOR.

Je le crois.

ARAMINTE.

Que me veux-tu, Liſette?

SCÉNE IV.

LISETTE, ARAMINTE, LISIDOR.

LISETTE.

LA Marquiſe Céliante....

ARAMINTE.

Cette petite précieuſe! quoi! déja des viſites!

LISETTE.

Soyez tranquille, ce n'eſt que ſon Valet-de-chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce ſoir au Spectacle, elle vous envoie demander

der ſi vous voulez lui donner une place & venir la prendre.

ARAMINTE.

Comment! ſérieuſement, Céliante me demande?. Mais en vérité, Liſette, voilà bien la propoſition la plus étrange!

LISIDOR.

Vous ne la voyez plus?

ARAMINTE.

Quelquefois encore.

LISIDOR.

Eh bien?

ARAMINTE.

Rêvez-vous, mon cher Liſidor? que je me charge de Céliante, que je la conduiſe au Spectacle! Mais j'aimerais autant y mener ma fille. Vous ne la connaiſſez donc pas? c'eſt la plus mauſſade petite créature, d'une indolence, d'une langueur! Cela n'a pas vingt ans, & Madame affecte de ne ſe parer jamais, elle ne met ni diamans, ni rouge. Elle ſemble dire: » Regardez-moi je ſuis jolie; » mais c'ſte charmes-là ſont à moi, il n'y a point » d'art, je n'en ai que faire: la nature a pourvu » à tout « .... Joignez à cela ſon impertinente manie de ne porter jamais que des ajuſtemens jaunes & de ſe placer toujours à côté de moi qui ſuis blonde.

LISIDOR.

J'ignorais ces motifs, mais ſeraient-ils aſſez puiſſans pour vous faire renoncer au plaiſir que vous vous promettiez au Spectacle.

ARA-

ARAMINTE.

Assurément : D'ailleurs où Céliante vit-elle ? A-t-on jamais vû quatre femmes d'un certain état se resserrer dans une loge & braver en public tous les hazards de la chaleur ? Pour moi, je n'y tiendrais pas, & puis il faudrait au moins cinq ou six hommes pour nous conduire, & tout cela ressemblerait à un lendemain de noces. Allons, que ce tracas-là finisse. Que l'on dise à Céliante que j'ai ma migraine & que notre partie est remise. Je resterai chez moi, j'y verrai du monde. Faites savoir que je suis visible. (*Lisette sort.*) (*à Lisidor.*) Aussi bien le Baron m'a-t-il écrit qu'il viendroit ce soir ; s'il ne me trouvait pas, il faudrait bouder des siécles. Mais qu'entens-je ? Serait-ce déja lui ? Je vous garde au moins Lisidor.

LISIDOR.

Je serai bien flatté de le connaître.

ARAMINTE.

Ne m'abandonnez pas, je vous prie, à tout l'ennui d'un tête à tête de cette espece. Cet homme est un original, dont le caractère .... Eh ! bon jour, mon cher Baron.

SCÉNE V.

LISIDOR, ARAMINTE, LE BARON.

LE BARON.

BOn jour, ma belle Dame. Pardon, ſi j'entre ſans façon ſans me faire annoncer, mais ce n'eſt pas ma faute. Vos gens ſont ſi occupés à jouer dans votre antichambre, que malgré le bruit que j'ai fait, il n'ont pas daîgné m'apperçevoir.

ARAMINTE.

Il y a des ſiecles que vous nous abandonnez.

LE BARON.

D'accord, il y a long-tems que je ne ſuis venu. Mais, que voulez-vous? On ne peut pas être partout. Je ne dis pas partout où l'on s'amuſe, car ſi on n'allait que là, on reſteroit ſouvent chez ſoi.

LISIDOR.

Ce Gentilhomme n'eſt pas complimenteur.

ARAMINTE.

Vous me paraiſſez toujours auſſi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON.

Et je m'en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureuſement par devoir, que l'on oublierait enfin l'exiſtence de la vérité, ſi le cœur de quelque galant homme ne lui ſervait encore d'aſyle; au reſte, ce

ce n'eſt point vous qui me devez reprocher ma franchiſe, elle vous a ſouvent été utile & va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Oh! je m'y attendais.

LE BARON.

Vous ſavez que je n'aime pas les viſites inutiles; mais ſavez-vous que l'objet qui m'occupe rend celle-ci très-importante? Peut-on s'expliquer devant Monſieur?

ARAMINTE.

Il eſt de mes amis, il eſt digne d'être des vôtres, ſa réputation même vous eſt déja connue: c'eſt Monſieur Liſidor.

LE BARON.

Oui, j'en conviens; vous êtes peut-être, Monſieur, le ſeul homme dont je n'ai jamais entendu dire que du bien.

LISIDOR.

C'eſt trop me flatter.

LE BARON.

Entrons donc en matiere. Çà, dites-moi, dois-je ajouter foi, ma chere Araminte, au ſingulier bruit qui ſe répand de vous dans le monde?

ARAMINTE.

Comment?

LE BARON.

Etes-vous décidée abſolument à marier votre fille, ſans m'en donner le moindre avis, à un certain Marquis, un extravagant, un fou ſans mérite?

ARAMINTE.

Doucement, Baron.

LISIDOR *à Araminte à demi-voix*:

Vous voyez, Madame, que je ne ſuis pas le ſeul....

ARAMINTE.

Oui, je ſens que vous triomphez... Vous pourriez être mal informé, Baron.

LE BARON.

Je ne le ſais que trop bien. Croyez-moi, les gens de mon état, & de mon âge ne ſe compromettent jamais, & n'avancent rien ſans en avoir des preuves.

ARAMINTE.

Quelles que ſoient les votres, je vous conjure...

LE BARON.

Je vous conjure à mon tour de croire que ce mariage ne ſe fera point. Je viens tout exprès ici vous propoſer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR.

Qu'entens-je?

ARAMINTE.

Et quel eſt-il?

LE BARON.

C'eſt-moi.

ARAMINTE.

Quoi! vous même, Baron?

LE BARON.

Oui, moi-même; que trouvez-vous donc là de ſi ſurprenant? Je ſuis las de vivre ſeul au ſein d'une maiſon, que ma fortune rend honnête; mais où mon

mon âge n'appelle plus les plaiſirs, je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me volent, ou des neveux qui traitent proviſionnellement de ma ſucceſſion avec des uſuriers; & puis, je ne ſais, je me ſens un certain vuide dans l'ame; enfin je veux me marier. J'épouſerai quelque perſonne honnête qui m'aimera, qui en aura l'air au moins; je tâcherai d'en avoir bien vîte une couple d'enfans, dont l'éducation ſera l'amuſement, la conſolation de mes vieux jours; en formant leur cœur je jouirai du mien; cela m'animera, m'occupera; car il faut s'occuper: j'en ai plus beſoin qu'un autre, & je ne conçois pas qu'un homme oiſif puiſſe être vertueux.

LISIDOR.

C'eſt un peu trop vous défier de vos forces, Monſieur, & j'aurais cru qu'une ame auſſi bien placée que la vôtre pouvait regarder la liberté comme le premier bonheur de la vie.

LE BARON.

Elle le ſerait, ſans doute, pour qui n'en abuſerait pas. Mais le pouvons-nous au milieu des ſéductions qui nous environnent! Les plaiſirs honnêtes ennuient bien-tôt un homme qui peut ſe livrer à tous; l'eſprit s'y habitue, les ſens s'émouſſent, le cœur ſe blâſe, le gout s'endort, & ce n'eſt plus alors que les excès qui le réveillent; du moins je penſe ainſi, & voilà ce qui me détermine.

LISIDOR.

Je ne m'attendais point à ce nouveau concurrent.

ARAMINTE.

Votre propoſition me flatte en même tems qu'elle m'étonne ; ſongez-vous bien, Baron, que Lucile eſt ſi jeune ?...

LE BARON.

Vraiment, j'avais d'abord jetté les yeux ſur vous. Je vous eſtime, je vous honore, & même, vû votre âge & d'autres conſidérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux ; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez, il faudroit y renoncer, & je m'apprécie ; je n'en vaux pas le ſacrifice. C'eſt à la main de Lucile que j'aſpire : elle à été élevée en Province : elle eſt jeune, aſſez naïve, il lui en coûtera moins pour ſe faire à ma façon de penſer ; car je vous déclare que j'ai deſſein de vivre dans mes terres.

ARAMINTE.

Voilà une réſolution bien ſévere.

LE BARON.

Vous le croyez vous autres que le troubillon du monde entraîne, vous ne concevez pas le plaiſir qu'il y a de vivre loin du tumulte & chez ſoi : une maiſon ſimple & bien diſpoſée, où l'agréable s'unit ſans faſte à l'utile, un Ciel ſerein, un air pur, des alimens ſalubres, des vêtemens commodes, une ſocieté peu nombreuſe, mais choiſie, des plaiſirs vrais que ne ſuit jamais le repentir, & qui ſervent à la ſanté loin de la détruire. C'eſt-là, c'eſt du ſein de ſon château qu'un bon Gentilhomme voit ſe fertiliſer ſous ſes yeux la terre, qu'il a ſouvent aidé à défricher lui-même. Les arbres qu'il a plantés s'élevent

levent ſous ſa vue & ſa joie s'accroït avec eux. Entouré de Payſans qui le chériſſent en pere, il les anime au travail le moins eſtimé, mais le plus noble; il les encourage, il les récompenſe. Ces gens là ne le louent pas, mais ils le béniſſent, & cela vaut mieux. Il connait ſes prérogatives, il n'y déroge pas, mais il rougirait d'en abuſer; il ſçait qu'il commande à des hommes, & c'eſt en les rendant heureux qu'il s'aſſure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE.

Je ne puis m'y refuſer, Baron, il y a bien du vrai dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j'en ſuis au deſeſpoir; mais les engagemens que j'ai pris ſont d'une nature à ne ſe pouvoir rompre & ſi j'oſais manquer aux égards que je dois au Marquis, voici Monſieur qui depuis long-tems ſe propoſe.

LE BARON.

Quoi! Liſidor auſſi prétend à Lucile?

LISIDOR.

Je l'ai vûe, c'eſt une excuſe pour l'aimer, un titre pour lui vouloir plaire. S'il m'eût été poſſible de vous prévenir ſur mes ſentimens...

LE BARON.

Il me ſuffit! Vous ſçavez ce que je penſe de vous, & je ne veux pas qu'il ſoit dit que j'aie jamais fait obſtacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE.

Sans doute, vous nous demeurez? On pourra s'amuſer, j'ai du monde.

LE

LE BARON.

Raiſon de plus pour que je vous quitte :

ARAMINTE.

Au moins revenez ſouper ; j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

LE BARON.

J'ai, de ma part, auſſi bien des choſes à vous dire. Je reviendrai ; mais à condition que nous ne ſerons pas plus de huit à table, & que les valets ſortiront dès qu'ils auront ſervi.

ARAMINTE.

On fera tout ce qui pourra vous plaire.

LE BARON.

En ce cas, à ce ſoir. (*A Liſidor.*) Vous m'intéreſſez, tenez ferme ; & s'il en eſt beſoin, je vous promets mon ſecours. Au revoir, ma charmante Araminte. (*Il ſort.*)

ARAMINTE.

Quoique le Baron ſe plaiſe à paraître extraordinaire, on ne peut lui refuſer un fond de bon ſens & de probité.

LISIDOR.

Il ſerait à ſouhaiter que tous les hommes lui reſſemblaſſent.

SCÉ-

SCÉNE VI.

DAMON, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

VOus voilà ; Monſieur Damon ? Que ſont nos Dames ?

DAMON.

Elle vont ſe rendre ici ; &, ſi cela peut vous plaire, Madame, je n'attendrai plus que vos ordres & leur préſence pour commencer la lecture de ma Tragédie. Vous m'avez paru la deſirer.

ARAMINTE.

Oui, j'en ſerai charmée ; cela vient à miracle ; je reſte chez moi ; &, tenez, voilà Monſieur (*en montrant Liſidor*,) qui pourra vous donner d'excellens avis : c'eſt un connaiſſeur.

DAMON.

Je n'en doute pas ..... Cependant, pour des avis, je les écouterai ſans doute ..... Mais ..... ma Piece eſt finie, Madame ; & je crois avoir à peu près tout prévu ; ainſi il ne reſte plus ....

LISIDOR, *en ſouriant.*

Que des éloges à en faire.

DAMON.

Je l'eſpere au moins : le choix du ſujet a généralement paru très-heureux ; les ſituations frappantes, les incidens bien ménagés .... Pour la verſification, c'eſt

c'eſt un médiocre avantage, j'en conviens : mais encore en eſt-ce un ; & parmi les Auteurs naiſſans, je n'en apperçois pas qui s'aviſe de me le diſputer.

ARAMINTE.

Pour moi, j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déjà percé.

DAMON.

Il eſt vrai, Madame ; *j'avais à peine mes dix-neuf ans que je faiſais déja parler mon cœur.*

ARAMINTE.

Il faudra me faire avertir : quoique j'ai renoncé aux Tragédies, je violerai pour vous mon ſerment .... Nous aurons des loges.

DAMON.

N'en doutez pas : j'ai toujours compté ſur votre bienveillance ; &, en vérité, pour nous ſoutenir dans la carriere des Arts, nous avons beſoin que les perſonnes de votre rang daignent ſemer quelques roſes ſur les épines dont elle eſt remplie.

ARAMINTE *à Liſidor.*

Comme il parle ! (*à Damon.*) Vous pouvez compter ſur moi ; j'y menerai vingt femmes. Je vous le répete, j'en augure beaucoup. Je juge de votre Tragédie par la jolie chanſon que vous m'avez adreſſée le jour de ma fête .... Je veux vous la montrer, Liſidor : vous en ſerez ſéduit ; elle eſt toute ame.

SCÉNE VII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ.

*Les portes s'ouvrent ; les deux femmes entrent d'abord. Iſmene s'appuie ſur le bras de l'Abbé. Liſidor va au-devant de Lucile qui ſuit avec Liſette *.*

ARAMINTE, *allant au-devant,*

EH ! venez donc, mes charmantes..... Vous ſçavez notre aventure ;

CIDALISE.

Liſette nous l'a racontée.

ISMENE.

Cela eſt incroyable ; cette petite Céliante à la fureur de ſe montrer partout.

ARAMINTE.

Il s'agit bien de cela vraiment ! c'eſt le Baron ; il ſort d'ici : il eſt venu tout exprès pour me demander Lucile.

CIDALISE.

La bonne folie ! Mais c'étoit ſur toi que nous avons

* J'ai, ſelon mon uſage, noté la Pantomime de cette Pièce, dont, ſans cette précaution, beaucoup d'endroits ſeraient inintelligibles.

avons toutes cru qu'il avait des vues.

ARAMINTE.

Je le ſoupçonnais ſans m'en occuper.

ISMENE, *à Lucile.*

Je vous en fais mon compliment, Mademoiſelle; le nombre de vos Amans s'augmente avec vos charmes. On dirait que tous les aſpirans ſe ſont donné rendez-vous aujourd'hui. Le Baron vient de ſortir; Monſieur Liſidor eſt ici, & le Marquis ne peut tarder d'y paraître.

ARAMINTE, *à Iſmene.*

Ah! j'eſpere être bientôt délivrée de toutes ces tracaſſeries. (*Les Domeſtiques préparent des ſiéges.*) Voulons-nous nous aſſeoir? Monſieur Damon nous doit gratifier d'une lecture.

ISMENE, *à l'Abbé.*

Ah! Ciel! ſoupçonnez-vous ce que ce peut être?

L'ABBÉ.

Je m'en doute. Quelque Tragédie de ſa façon.

ISMENE, *à part.*

Je ſuis déja morte. (*haut.*) Monſieur, nous la lirez-vous toute entiere?

DAMON.

Mais.... come il vous plaira, Meſdames;

ISMENE.

C'eſt qu'une Tragédie, je crois, eſt bien longue; cela pourrait vous fatiguer.

DAMON.

Oh! point du tout, Meſdames; on oublie aiſément ſes peines quand on réuſſit à vous amuſer. Je vais commencer.... (*On s'aſſied.*)

ARA-

ARAMINTE, *à Iſmene.*

Vous n'avez donc rien gagné ſur notre cher Abbé?

ISMENE.

Je le vais bouder pour la vie; il eſt d'une mauſſaderie inſoutenable.

L'ABBÉ.

Mais .... c'eſt vous, Meſdames, qui êtes de la derniere barbarie. Eſt-ce jamais après le dîner que l'on chante? J'ai la poitrine ſi cruellement fatiguée! .... A peine puis-je parler .... (*Il touſſe.*) Vous voyez .... J'ai paſſé la moitié de la nuit chez une Ducheſſe où l'on m'a fait impitoyablement chanter un acte de l'Opera & ſix Romances .... Il y a des gens qu'on n'oſe refuſer,

ARAMINTE.

C'eſt-à-dire que vous nous rangez dans la claſſe de ceux que l'on peut refuſer ſans crainte.

L'ABBÉ.

Point du tout; mais, au défaut de la harpe, au moins, pour chanter, faudrait-il une guittare.

(*Liſette ſort.*

CIDALISE.

C'eſt malice toute pure: les gens de ſon état ſont accoutumés qu'on les cajole.

ISMENE.

Ce ſont de petits mortels aſſez heureux.

DAMON.

Le ſujet de ma Tragédie....

L'ABBÉ.

Il eſt vrai que l'on nous accueille. Sans devenir la terreur des maris, nous faiſons quelquefois l'amuſement des Dames. IS-

ISMENE.

Ce n'eſt point en ce moment; où votre complaiſance....

LISIDOR.

Ne vous fatiguez pas, Meſdames; je connais Monſieur l'Abbé: il ne chantera point; vous l'en priez trop.

ARAMINTE.

J'entens quelqu'un; ſerait-ce déjà le Marquis?

SCÉNE VIII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, LE MEDECIN, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ.

LISETTE.

C'Eſt votre Médecin, Madame.

ARAMINTE.

Qu'il entre; j'en ſuis ravie; qu'il entre. Venez; je vous ſais bon gré de ne pas m'abandonner. Iſmene, je vous demande votre confiance pour Monſieur.... Un fauteuil, Liſette .... Ce cher Docteur, c'eſt qu'il eſt bien moins mon Médecin que mon ami. C'eſt par attachement qu'il me traite, & dans ma derniere migraine, il ne m'a pas quitté d'une minute.

LE

LE MEDECIN.

Que voulez-vous? Quoique vous nous faſſiez mourir, il faut bien ſonger à vous faire vivre .... Toutes vos ſantés, Meſdames, me paraiſſent aſſez belles?

ARAMINTE.

Oh! point du tout.

DAMON, *à part.*

Me voilà perdu.

L'ABBÉ, *à Iſmene.*

Vous croyez aux Médecins, Madame?

ISMENE.

Comme aux Abbés.

L'ABBÉ.

Toujours méchante.

LE MEDECIN.

Comment donc! Quelles ſont ces indociles maladies que notre ſagacité ne peut réduire! Oh! nous en viendrons à bout, Madame .... Voyons .... Juſtement .... L'eſtomach délabré .... & l'appétit?

ARAMINTE.

Eſt-ce qu'on mange?

LE MEDECIN.

Crachez-vous?

ARAMINTE.

Je crois qu'oui.

LE MEDECIN.

Tant mieux. Pourſuivons!... Nous avons des nuages devant les yeux, des diſparates dans la tête?

ARAMINTE.

Préciſément.

LE MEDECIN.

Je l'aurais gagé .... Allons, allons: il faut prendre un parti ſérieux: il faut du régime, ſe mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols de ſavon nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.

LISIDOR.

Des bols de ſavon!

LE MEDECIN.

Oui, Monſieur: c'eſt un ſpécifique divin que, depuis deux ans, je réuſſis à mettre à la mode. Les anciennes drogues dont nos ancêtres faiſaient uſage, pouvaient convenir à leurs ſantés robuſtes & groſſieres; & mais aujourd'hui tout doit être ſoumis aux loix de notre délicateſſe & de nos graces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchiraſſe l'eſtomach d'une jolie malade avec du miel aërien, qui ne purge que par indigeſtion.

L'ABBÉ.

Oſerais-je vous demander, Monſieur, ce que c'eſt que du miel aërien?

LE MEDECIN.

C'eſt de la manne, Monſieur l'Abbé; c'eſt de la manne. Non-ſeulement nous avons renoncé aux drogues antiques; mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE.

Il eſt charmant.

DAMON, *á part.*

Oh! des gens auſſi ſuperficiels ne ſentiront jamais les beautés mâles de ma Tragédie.

LE

LE MEDECIN, *à Iſmene.*

Et vous, Madame, pour lier connaiſſance, n'avez-vous pas quelque confidence à me faire?

ISMENE.

Mais vraiment oui.

L'ABBÉ.

Vous allez auſſi conſulter?

ISMENE.

Sans doute; ne me connaiſſez-vous pas de la langueur, des tiraillemens?

L'ABBÉ, *à part.*

Je n'y tiens plus.

(*L'Abbé ſe leve, ſe promene, ouvre des Livres de Muſique, prend une Guittare.*)

LE MEDECIN.

Doucement, s'il vous plaît, Madame; doucement. De la peſanteur, dites-vous; des dégoûts .... M'y voici .... Quelque éblouiſſemens ..... Des impatiences de fibres .... Vapeurs que tout cela, vapeurs ... Le fluide nerveux que la chaleur électriſe .... Des nerfs qui ſe criſpent .... Une ſorte de ſpaſme .... Vous portez ſur vous des eaux de Cologne, de fleurs d'orange?

ISMENE.

Toujours.

LE MEDECIN.

C'eſt bon. Il faut conſerver cet uſage-là. J'irai demain matin vous faire ma cour; je ſerai bien aiſe vous voir un peu aſſidûment, afin de mieux étudier les cauſes de votre état.

LISIDOR, *à Lucile.*

Le ridicule perſonnage!

CIDALISE.

Plus je l'écoute, plus il m'enchante.

DAMON, *en ſe levant.*

Comme les momens s'écoulent! Si vous vouliez permettre, Meſdames....

AKAMINTE.

Ah! de grace, Monſieur Damon, quartier. Laiſſez-nous jouir du cher Docteur,

DAMON, *à part.*

J'enrage: où me ſuis je fourré?

LE MEDECIN.

Et vous, belle Cidaliſe?

CIDALISE.

Je ne ſuis guere mieux.

LE MEDECIN.

Je le crois. C'eſt contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, Meſdames: depuis que votre petit Chirurgien s'eſt donné le renom d'un joli ſaigneur, il vous fait tourner la cervelle.... Je devrais, pour vous punir, vous abandonner à ſa lancette inhumaine, vous laiſſer épuiſer juſqu'au blanc: mais vous êtes ſi intéreſſante! Voyons ce pouls; il eſt fréquent, mais égal: l'appétit, je parie, modeſte, mais franc & le ſommeil rare, mais doré. Je ne vous conſeille pourtant pas de vous tranquiliſer ſur ce prétendu bien être: il faut du régime, de l'exercice, & de la petite diette... A vous, mon aimable Demoiſelle.

LU-

LUCILE.

Oh! Monſieur, je me porte très-bien.

LE MEDECIN.

Je n'en crois pas un mot.

LUCILE.

Mais j'en ſuis bien ſûre, moi.

ARAMINTE.

Eh! bien! n'allez-vous pas faire ici la ridicule, Quand Monſieur le Docteur a pour vous des complaiſances?

LE MEDECIN.

Il ſuffit; ne chagrinons point ce cher enfant; ne contraignons perſonne. La vivacité de ſes yeux cependant me fait ſoupçonner dans ſon ſang une ſorte d'effervescence dont je croirais prudent de prévenir les effets par des petits calmans, par quelque préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui propoſerons dans une crême aux piſtaches.

LISIDOR.

En vérité, Monſieur, j'ai cru juſqu'à ce moment qu'un habile Médecin ne devait conſacrer ſes lumieres qu'à ſoulager, ou du moins conſoler la faible Humanité: mais vos ſavans diſcours ne tendent qu'à l'epouvanter. De grace, laiſſez nous attendre les maux: nous n'aurons que trop tôt recours aux remedes.

LE MEDECIN.

Voilà préciſement ce que penſe un peuple des Médecins qui ne ſongent qu'à guérir. Mais moi, Monſieur, mais moi, j'étudie le caractere, la tournure d'eſprit de mes Malades; je prevois les acci-

dens, & j'aime mieux préparer, & même, dans l'occaſion, prolonger une maladie, que de trancher dans le vif, & vous rendre en huit jours une ſanté groſſiere dont on ne jouit dans le monde que pour en abuſer.

LISIDOR.

Voilà certainement une étrange politique!

L'ABBÉ, *préludant.*

La, la, la, la, la.

CIDALISE.

Chut, taiſons nous.

DAMON, *liſant.*

Tant mieux.... Scene premiere...

HIDASPE.

Du centre des Déſerts de l'inculte Arménie.

CIDALISE, *l'interrompant.*

Paix donc: l'Abbé ne ſe doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBÉ.

AIR.

Serait-il vrai jeune Bergere,
Que mes ſoins n'ont pu vous charmer?
Que d'efforts il faut pour vous plaire!
Il n'en faut pas pour vous aimer.

LE MEDECIN.

Voilà du délicieux.

ARAMINTE.

Perſonne ne chante mieux que lui.

LISIDOR.

Surtout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBÉ.

Comment eſt-ce que j'ai chanté?

IS-

ISMENE.

Oui, par diſtraction, ou par contradiction plutôt. Mais on vous le pardonne ; la bizarrerie eſt l'appanage du talent.

L'ABBÉ.

Quand j'oſai découvrir ma flamme,
J'attendais un ſort plus heureux.
Tout le feu qui brûle mon ame
Ne peut il qu'animer vos yeux?

Amour, dans ſes bras tu repoſes,
De ſon teint tu peins la blancheur.
Je t'ai vu ſur ſon ſein de roſes;
Je te cherche encor dans ſon cœur *

ISMENE.

L'air eſt charmant.

LE MEDECIN.

Expreſſif.

L'ABBÉ.

Le trouvez-vous? Ce n'eſt en vérité que l'ouvrage d'une matinée.

ARAMINTE.

Il eſt de vous?

L'ABBÉ.

Oui, Meſdames.

DAMON.

Les paroles....

* Cette Chanſon eſt, ainſi que la Romance du *Sorcier*, l'imitation d'un Sonnet du Chevalier *Zappi*.

L'ABBÉ.

Eh ! bien, là, ſincerement, qu'en penſez-vous ?

DAMON.

Ma foi, je les trouve aſſez médiocres.

L'ABBÉ.

Tout le monde, Monſieur, n'eſt pas de votre avis ; & quand je les ai compoſées .....

ARAMINTE.

Comment ! elles ſont auſſi de vous ? Mais il eſt univerſel, notre cher Abbé.

L'ABBÉ.

Monſieur n'a pas daigné ſaiſir l'union intime, le tour de chant, la phraſe muſicale .... Je vais recommencer.

LE MEDECIN, *ſe levant.*

Je ſuis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE.

Vous nous demeurez à ſouper ?

LE MEDECIN.

Eſt-ce que cela m'eſt poſſible ? Je cours au Marais ; les inſomnies y ſont fort à la mode : de-là au Fauxbourg Saint Germain, où regnent les petites fievre. J'ai vingt ſantés à conſulter. En vérité, quand je ſonge à toutes mes courſes le ſort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphiſe.

ARAMINTE.

Décidément ?

LE MEDECIN.

Oui ; cela eſt fini. Elle s'eſt entêtée d'un certain Empyrique .... Je vous conterai quelque jour ſon aventure. Adieu, Meſdames. (*à Araminte.*) Du ré-

régime, je vous en prie, (*à Iſmene.*) Je ſerai demain à vos pieds. (*à Cidaliſe.*) De grace, congédiez-moi votre petit Chirurgien. (*à Lucile.*) Bon jour, ma belle poulette. (*Aux hommes.*) Meſſieurs, je vous ſalue. (*Il ſort.*)

SCÉNE IX.

LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ.

DAMON.

JE puis eſpérer qu'à préſent.

ARAMINTE.

Oui, cela eſt trop juſte. Commencez, Monſieur Damon.

L'ABBÉ, *à part.*

On ne s'occupe plus de nous, ſortons. (*haut.*) Meſdames vous m'excuſerez.

ISMENE.

Comment!

L'ABBÉ.

Je n'ai pas l'honneur de me connaître en Tragédies. D'ailleurs, mon ſuffrage importe peu à Monſieur. Nos goûts différent; les paroles que j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE.

Liberté toute entiere, mon cher Abbé: mais ſi vous vouliez être tout-à-fait charmant, vous auriez la

la complaiſance d'accompagner ma fille a ſon clavecin. Je ne la crois pas curieuſe des grands Poëmes. Le Baron qui ne peut tarder à revenir, ſerait charmé de vous entendre, & Lucile apprendrait de vous quelque jolie Romance. (*L'Abbé ſalue Araminte, baiſe la main d'Iſmene, & préſente la ſienne à Lucile après avoir dit :*)

L'ABBÉ.

Il ſuffit que cela vous plaiſe, Madame : il n'eſt rien que je ne vous ſacrifie. Je vous ſuis, Mademoiſelle.

LISIDOR, *à Lucile.*

Que ne puis-je vous accompagner ? (*Lucile ſort avec l'Abbé ; Liſette les ſuit.*)

SCÉNE X.

LISIDOR, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, *enſuite* LISETTE.

ISMENE.

EH! bien, ai-je tort de protéger l'Abbé ? Eſt-il rempli de complaiſance ?

ARAMINTE.

J'aimerais bien qu'il en manquât chez moi ! Ah! ça, rien ne nous occupe. A vous, Monſieur Damon.

DAMON, *prenant la main de Liſidor qui eſt diſtrait.*

Suivez-moi, Monſieur, s'il vous plaît ; le tître de

de ma Tragédie eſt CYRUS, fils de Cambiſe. Vous ſçavez, Meſdames, que le Tyran Aſtyages....

ISMENE.

Mais puiſque Monſieur veut nous lire, ma toute bonne, ſi nous demandions des cartes?

DAMON.

Comment!

ARAMINTE.

N'eſt-ce pas à vous à commander chez moi? Liſette, allons, vîte, une table (*Liſette arrive & fait apporter une table.*)

ISMENE.

Liſidor, je crois, n'eſt pas joueur. Il écoutera mieux & nous ferons un Tri nous autres, pendant que Monſieur Damon lira ſa Tragédie.

DAMON, *à part.*

Ah ciel! je n'en puis revenir. (*On diſpoſe la table.*)

CIDALISE.

C'eſt on ne peut mieux imaginé. Tu ſçais, ma chere, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISETTE.

Voilà tout préparé.

DAMON.

Quoi! Meſdames, eſt ce bien ſérieuſement?

ISMENE.

Oui .... Vous allez voir .... Cela ne dérange rien au contraire. Tirons d'abord les places. Bon. Araminte, Cidaliſe, & moi .... Vous allez vous mettre ici .... (*Elle diſpoſe une chaiſe qu'elle place au coin de la table qui doit être au côté gauche du Théâtre.*) Oui, là. Vous nous tournerez le dos, afin d'être moins diſtrait.

LI-

LISIDOR, *à part.*

Voilà des Auditeurs bien attentifs!

DAMON, *à part.*

Non, je ne ſçais où j'en ſuis. Pauvres talens, comme on vous humilie! Oh! qu'il eſt cruel d'avoir beſoin de certaines gens! N'importe .... *Il remet ſon cahier dans ſa poche.*)

Adieu, Meſdames, c'eſt moi qui craindrais de vous diſtraire de vos grandes occupations .... J'en aurais du regret .... Et .... je ſuis votre ſerviteur.

(*Il ſort.*)

SCÉNE XI.

LISIDOR, ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant.*

CIDALISE.

JE crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE.

J'en ſuis extaſiée. Mais que dites-vous donc de ce petit Auteur?

ISMENE.

Qu'il eſt impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la Tragédie de Monſieur?

CIDALISE.

Je la crois déteſtable.

ARA-

ARAMINTE.

Cela reſſemble à tout, ou n'a pas le ſens commun.

LISIDOR.

Le trouvez-vous bien recompenſé des ſoins qu'il prend pour vous plaire, & de la jolie chanſon qu'il vous a jadis adreſſée?

ARAMINTE.

Comment! vous approuvez ſa conduite?

LISIDOR.

Oh! point du tout, Madame; je ſuis chez vous, je penſe qu'il a tort.

ARAMINTE.

Allons, venez me conſeiller.... Le cœur n'eſt-il pas là ſurfavorite?

SCÉNE XII.

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant*; LISIDOR, *tantôt derriere le fauteuil d'Araminte, tantôt ſe promenant*; LE MARQUIS, *qui ſe place à la droite d'Iſmene .... La table eſt à la gauche du Théâtre.*

LE MARQUIS, *dans la couliſſe.*

OUi, oui; j'arrangerai tout cela. Je verrai, j'irai, je parlerai.

CI-

CIDALISE.

C'eſt le Marquis.

ISMENE.

C'eſt lui-même.

LISIDOR.

Je vais donc voir ce dangereux rival. (*Le Marquis entre.*)

CIDALISE.

L'étourdi! Pourquoi venir ſi tard? Voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un réverſis.

LE MARQUIS.

Ma foi, Meſdames, on arrive quand on peut. Il eſt pourtant réel que, pour tarder moins, je n'ai pas dormi quatre heures. Auſſi, ſuis-je anéanti.... (*à Liſidor.*) Monſieur, je vous ſalue. Mais vous êtes bien ſeules, Meſdames. Oh! voilà qui eſt décidé: je termine dès demain ma ſatyre contre les bals. En honneur c'eſt un attentat contre la vie des Citoyens.

ARAMINTE.

Pourquoi les ſuivre tous? Pourquoi déranger ſa ſanté?

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'on faſſe? Faut-il ſe réſoudre à paſſer pour un anachorete, un ridicule, un ſage? Vraiment la ſanté ſe délabre; il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à ſe ſoumettre à mes fantaiſies. Mais après tout, ſi on avait une ſanté, pourrait-on ſoutenir une campagne, vivre à la Cour, s'amuſer à Paris? (

IS-

ISMENE.

Il a raiſon .... Allons, voyons pourtant; ce ſera en Pique, le Roi de trefle.

LE MARQUIS.

A propos, dites moi donc; je viens de rencontrer le bel eſprit Damon: il m'a paru d'une humeur ſanglante. J'ai d'honneur cru que c'était à moi qu'il en voulait.

CIDALISE.

Il venait nous lire toute une Tragédie .... La préférence.

LE MARQUIS.

Ah! Ciel!

ARAMINTE.

Je te la céde! J'avais pourtant un aſſez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR.

Il étoit ſûr.

ISMENE.

De grace point de conſeils. (*Pendant ce tems le Marquis regarde le jeu d'Iſmene, & lui préſente du Tabac.*)

ARAMINTE.

Ne crains rien; je ſuis d'un guignon décidé .... Le Roi de carreau .... Pour revenir au petit Damon, il s'eſt aviſé de prendre de l'humeur, je ne me ſouviens plus ſur quoi, & tout en grondant il nous a débarraſſées de ſa perſonne & de ſon ouvrage.

LE MARQUIS.

Ah! je reſpire. Le dénouement n'eſt pas mal-

heu-

heureux. Eſt-ce qu'on fait de ces eſpeces-là ſa ſociété? il eſt des Gens de Lettres d'un vrai mérite avec qui l'on ſe fait honneur d'être lié: mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une chanſon, ou bavarder pendant que l'on s'habille. Ou, le ſoir, oui le ſoir, on en raſſemble une couple: on les excite, on les irrite l'un contre l'autre; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'épigrammes, s'injurient, ſe déchirent: cela eſt plaiſant, divin. Tenez, cela reſſemble aſſez aux combats de coqs que l'on donne à Londres, ou ſur nos Navires. C'eſt un cadeau dont je veux vous régaler. Il eſt vrai qu'il en réſulte le petit déſagrement de les ſaluer le lendemain en Public, mais on a ri & cela conſole.

ARAMINTE.

Il eſt affreux de ne pouvoir jouer une ſeule fois.

LISIDOR.

Madame, à la vérité, n'eſt pas heureuſe.

LE MARQUIS.

Auſſi vous ne riſquez jamais rien: il faut ſavoir bruſquer la fortune. Mais vous me reſſemblez: vous êtes trop prudente. Ce matin, cependant, j'ai penſé avoir ce qui s'appelle une affaire.

ARAMINTE.

Toujours des aventures. Et qu'elle eſt celle-ci?... Je paſſe.

LE MARQUIS.

Vous connaiſſez mon cocher, ſa témérité, ſa fierté, ſon bouquet, ſes mouſtaches: c'eſt un coquin... je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder. Ce maraud-là me fera quelque jour une ſcene. Il s'eſt

s'eſt aviſé de couper un triſte Berlingot, dans le fond duquel s'enterrait je ne ſais quel perſonnage. Mon homme s'eſt fâché, a baiſſé ſa glace, a prétendu que je devais connaître ſa livrée, ſes armes. Ma foi, moi, je ne connais gueres que celles du Roi & les miennes. Je deſcends de ma voiture; il m'imite; on s'échauffe, les valets ſe battent, le peuple accourt, & mon hibou tout eſſoufflé, tout murmurant, eſt remonté dans ſa cage en m'annonçant qu'il s'allait plaindre....

LISIDOR.

Mais cette affaire, Monſieur, pourrait devenir ſérieuſe: il ſerait de la prudence de prévenir....

LE MARQUIS.

Oh! parbleu qu'il ſe plaigne. Vous verrez qu'on ne pourra plus courir Paris ſans avoir le blaſon dans ſa poche.

LISIDOR, *à part.*

Je ſais à préſent à quoi m'en tenir ſur le compte de mon Rival.

LE MARQUIS.

Que vois je? ce cher métier eſt encore monté! ce fauteuil n'eſt point fini? Mais à quoi tuez vous donc le tems? Oh! cela prouve bien qu'il y a long-tems que je ne vous ai donné de bons exemples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMENE.

Oh! oui; il vous ſied bien de parler d'ouvrage! vous êtes cauſe que ma petite robe n'eſt point montée. Vous vous donnez les airs de m'emporter un rang de falbala, ſous prétexte d'y travailler.

LE MARQUIS.

Auſſi fais-je : mais peu vous importe, pourvû que vous grondiez, & que vous faſſiez aux gens une petite moue, que vous ſavez bien qui vous rend plus charmante encore .... Tenez, vous ne ménagez point vos amis ; c'eſt votre défaut, Iſmene : Eh ! bien, je vous jure que je n'ai que votre falbala dans la tête, que je m'en occupe ſérieuſement.

LISIDOR, *à part*.

La belle occupation !

LE MARQUIS.

Hercule filait pour Omphale. Vous ſurpaſſez la maîtreſſe en beauté, je ne me pique pas d'avoir toute la célébrité de l'amant : mais au moins ſuis je jaloux de l'égaler en complaiſance comme en courage. Si je vous prouvais que je n'ai ceſſé ce matin de travailler à votre ouvrage en raiſonnant avec mon Avocat, que je le porte toujours ſur moi,...

ISMENE.

Bonne plaiſanterie ! .... Donnez-moi Spadille.

LE MARQUIS.

Parbleu ! votre petite incrédulité mérite d'être confondue. Tenez, tenez. (*Il tire différentes choſes de ſa poche, enfin un ſac à ouvrage.*) Non ce n'eſt pas cela ; ce ſont les jarretieres de Liſe, les nœuds de Chloe .... Ah ! bon, voici votre affaire.

ISMENE.

Que vois-je ? avec le ſac ! il eſt charmant. (*aux femmes.*) Vous permettrez ? Comment un étui, des ciſeaux, des aiguilles !

LE

LE MARQUIS.

Oh ! rien ne me manque.

CIDALISE, *jettant ſon jeu.*

Cela eſt rebutant. En vérité, Monſieur le Marquis, vous êtes très-aimable : mais vous pourriez attendre la fin de la partie ; on ne peut s'occuper de ſon jeu, & vous écouter.

LE MARQUIS.

Bon ! de l'humeur ! allons, la paix, on ſe taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuſer à cette tapiſſerie. Mais, diable ! duſſiez-vous m'en vouloir encore, j'oubliois préciſément ce que je ſuis venu tout exprès pour vous dire. (*Il enfile une aiguille.*) C'eſt une choſe aſſez particuliere.

ARAMINTE.

Comment donc ? .... C'eſt à vous à parler, Cidaliſe.

LE MARQUIS.

Vous connaiſſez bien le Comte d'Orvigni ?

CIDALISE.

Oui vraiment .... Nous en ſommes aux teurs doubles.

LISIDOR.

Quoi ! cet ancien Militaire, cet homme reſpectable ?

LE MARQUIS.

Juſtement .... Eh ! bien : il eſt mort.

ISMENE.

Cela eſt incroyable .... Je demande ....

LE MARQUIS.

Il s'eſt aviſé d'expirer ſubitement, hier au ſoir.

ARAMINTE.

Vous me désolez .... Voilà mon Roi, deux fiches.

LE MARQUIS.

Cela dérange beaucoup le souper qu'il devait nous donner.

LISIDOR.

Il était votre intime ami, Madame.

ARAMINTE.

Vraiment oui: vous m'en voyez pénétrée .... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Il n'a pas eu le tems de mettre le moindre ordre dans ses affaires.

ARAMINTE.

Je le jouerai sans prendre ...., Cela est cruel, Marquis .... Le coup est assez beau .... Sa pauvre Veuve .... C'est en cœur, Mesdames.

ISMENE.

En favorite! nous voilà ruinées .... Mais que ne fait-elle des démarches?

ARAMINTE.

Sans doute .... Spadille .... Mon cher Comte .... Manille .... Il m'a rendu de très-grands services .... Valet, Dame & Roi de cœur.

LE MARQUIS.

Nous lui avons conseillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMENE.

C'est tout simple .... Doucement, j'ai Basle & encore une main.

ARA-

ARAMINTE.

Il laiſſe de petits enfans .... J'aurais gagé pour la vole .... Marquis, vous m'avez ſerré le cœur .... Il me revient encore deux fiches.

SCÉNE XIII.

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, LISIDOR, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE *accourant*.

AH! Madame, votre Serin vient de s'échapper.

ARAMINTE.

Mon Serin privé? Juſte Ciel! Eh! vîte, ſuivez-moi, Liſette. (*Elle ſort avec Liſette.*)

ISMENE.

Comment! elle nous quitte? .... Mais cela eſt unique! En vérité, ma bonne, notre chere Araminte eſt d'un ridicule rare, avec ſa paſſion pour les animaux.

LISIDOR.

On ne peut douter que cet Oiſeau ne lui ſoit cher, puiſqu'elle lui ſacrifie les ſuites d'une partie dont la mort d'un de ſes amis n'a pu la diſtraire.

LE MARQUIS.

Oh! vous ne la connaiſſez pas. Si vous l'aviez vûe, comme moi, à table; entourée de Chats, de Chiens, de Singes, de Catacouas, elle les baiſe, les fait impitoyablement baiſer à la ronde, parta-

ge avec eux ſon aſſiette .... C'eſt un charme. Mais auſſi eſt-ce un petit plaiſir dont elle ne régale que ſes plus intimes amis.

LISIDOR.

Il eſt heureux pour vous, Monſieur, d'être de ce nombre. (*A part.*) J'en ai bien aſſez vu. Quittons ce cercle d'étourdis, & ne ſongeons qu'à ménager la bonne volonté du Baron, & le cœur de Lucile. (*Il fait une réverence qu'on lui rend, & ſort.*)

CIDALISE.

Ce petit Robin ne te ſemble-t-il pas un ennuyeux perſonnage.

ISMENE.

Paſſablement.

LE MARQUIS *ſe leve, & va à la table.*

On m'a dit qu'il ſe donnait les airs d'être mon rival : par exemple, voilà de ces choſes auxquelles je ne ſçaurais m'accoûtumer.

ISMENE.

Prétends-tu t'enterrer ici juſqu'au ſouper ? Si nous faiſions un tour de Boulevard.

CIDALISE.

Cela n'eſt gueres décent que la nuit : on court les Parades, les Spectacles.

LE MARQUIS *ayant pris la place d'Araminte.*

Oui, les Fantoccini .... Oh ! ils ſont divins, étonnans : moi, en honneur, c'eſt le ſeul ſpectacle qui m'amuſe.

ISMENE.

Ah ! çà, nous voilà ſeuls. De bonne foi, Marquis, comment conduiſez-vous la grande Comteſſe?

LE

LE MARQUIS.

Quoi ! vous n'êtes point au fait.... Je l'ai quittée.

CIDALISE.

Sérieuſement ?

LE MARQUIS.

Pouvais je y tenir ? C'eſt la plus exigeante de toutes les prudes : il faudrait toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah ! parbleu, je me ſuis ménagé avec elle la rupture la plus ſignalée. Vous n'imagineriez jamais quelle était ſa folie.... Le mariage.

CIDALISE.

Vous badinez.

LE MARQUIS.

Non, Madame a la manie d'être épouſée.

ISMENE.

Mais elle eſt femme de qualité, d'un âge très-convenable ; & il faut que vous aimiez bien éperduement votre petite Bourgeoiſe de Lucile pour la préferer.

LE MARQUIS.

Moi de l'Amour, des Paſſions ! Ah ! parbleu vous ne me connaiſſez gueres. Prenez garde que Lucile eſt toute charmante, un vrai bijou ; oui, c'eſt préciſément ce qu'il me faut ; point d'eſprit, peu de figure ; cela ne marquera point trop dans le monde, & ſes ſoixante mille livres de rente.... Ah ! ma chere Iſmene, quelle petite maiſon brillante ! que de chevaux, de chiens, de valets ! laiſſez, laiſſez faire. Oh ! je ſçais bien ce qu'il me faut.

CI-

CIDALISE.

Vous n'y penſez pas vous-même, ſi c'eſt l'intérêt qui vous conduit.

LE MARQUIS.

Non pas abſolument, vous imaginez bien que je ne calcule guere, moi: mais en verité, la vie que je mene m'accable, la multiplicité des aventures m'excede. Savez-vous, Meſdames, qu'il faudrait être de fer pour réſiſter aux fatigues de vous faire ſa cour? Toujours des aſſiduités, des ſoins, des rendez-vous, c'eſt à ne pas finir. Du moins, quand on eſt marié, on ſe tranquilliſe, on demeure chez ſoi, on y recoit ſes amis dans ſa robe de chambre, on s'y fait ſoigner par ſa femme.

CIDALISE.

C'eſt une raiſon de plus pour retourner à la Comteſſe; elle eſt d'un âge convenable, & ſans vous méſallier, vous jouiriez alors d'une fortune qui ſurpaſſe de beaucoup celle de Lucile.

LE MARQUIS.

Vous plaiſantez: oh! je ne me ſuis brouillé qu'aprés avoir pris là-deſſus les informations les plus exactes.

ISMENE.

C'eſt vous-même qui, je crois, êtes le ſeul dans Paris à ignorer que, depuis votre rupture, elle eſt devenue l'unique héritiere de ſon Oncle le Commandeur.

CIDALISE.

Et qu'elle joint à préſent à la réputation de jo- femme, celle de femme très-opulente. Auſſi le pe-

petit Chevalier lui fait-il assiduement sa cour.

LE MARQUIS.

Ecoutez donc, Mesdames, un moment : ceci mérite toute mon attention. Le petit Chevalier me voudrait ravir la Comtesse ! Oh ! nous allons voir. Ce que vous m'apprenez change beaucoup mes vues; & tout bonnement, je serais tenté de rendre Lucile à son Robin. Moi, j'aime à faire des heureux.

ISMENE.

Cela serait peut être aussi généreux que sage.

LE MARQUIS.

La Comtesse me sacrifie à l'instant qu'elle hérite ! Oh ! parbleu je lui apprendrai à mieux choisir ses momens. Allons, allons, j'y vais mettre ordre, & vous prouver que je sais soutenir mes droits. Comme vous dites, la Comtesse est jolie femme ; elle mérite toutes sortes d'égards. Allons, il est de bonne heure, mon équipage m'attend, je vole chez elle. Tâchez d'arranger tout cela avec Araminte. Elle est minutieuse, elle boudera. Ces Bourgeoises se formalisent de la plus petite chose : voyez, calmez-là. Lisidor est un galant homme ; je ne serai même pas fâché qu'il m'ait quelque obligation. Pardon, mille fois pardon, si je vous quitte. J'en suis honteux, désespéré. Mais vous n'ignorez pas que je suis le premier à plaindre, puisque je vous laisse en partant & tous mes regrets & mon cœur.

CIDALISE.

En effet, on appelle cela savoir prendre son parti.

SCÉ-

SCÉNE XIV.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE, LE BARON, LISETTE, & LISIDOR.
entrent un instant après.

ARAMINTE.

J'Ai retrouvé mon Serin; je vous ai quittées bien brusquement, j'en conviens: mais vous connaissez ma sensibilité.

ISMENE.

Aussi ne songeons nous qu'à te féliciter.

ARAMINTE.

Bon! les malheurs se succedent: Lisidor & le Baron me suivent. Je suis persécutée de tous les côtés..... Mais où donc est le Marquis?

ISMENE.

Tu ne le croirais pas? Il est allé reprendre les fers de sa belle Comtesse, qui vient d'hériter.

ARAMINTE.

Comment?

CIDALISE.

Nous t'expliquerons cela plus en détail: mais dans ce moment-ci, ce que tu as de mieux à faire est de pourvoir ta fille, & de ne plus penser au plus étourdi & au plus inconsequent de tous les hommes.

SCÉ-

SCÉNE DERNIERE.

LE BARON, LISIDOR, ARAMINTE, CLIDALISE, ISMENE.

LE BARON.

OH! çà, ma chere Araminte; voici le moment décisif. Je viens vous demander Lucile pour Monsieur Lisidor. Elle l'aime, il le mérite; & je vous déclare que je me brouille à jamais....

ARAMINTE.

Vous arrivez très à propos, Monsieur; j'avais à vous dire qu'il ne tient plus qu'à vous d'être mon gendre.

LISIDOR.

Qu'entens-je? Quel bonheur!

LE BARON.

Et votre Marquis.....

ARAMINTE.

De grace, mon cher Baron, ne m'obligez point à rougir à vos yeux de ma ridicule prévention en sa faveur. Il m'a rendu service en m'apprenant ce que je devais penser de tous les gens de son espèce. Soyez heureux, Lisidor. Vous, mes bonnes amies, obligez-moi de ne me parler jamais de cette aventure. Vous, Baron, après le souper, je vous demande un moment de conversation. Vous verrez que mes vues peuvent simpatiser avec les vô-

vôtres, & que tout aveuglé que vous croyez mon cœur par le tourbillon du monde, il peut encore être éclairé par les conseils d'un homme estimable.

LE BARON.

Je n'en doutai jamais, ma chere Araminte; je crois vous deviner, & j'en suis enchanté ! Oui, j'ai aussi mes idées. Assurons le bonheur de votre fille. Songeons au nôtre, & terminons par un arrangement solide & raisonnable, tous ces petits événemens, qui sont le vrai tableau d'une Soirée à la Mode.

75886

FIN.

N° d'Inventa